Graphiste, homme de lettres, collectionneur et fondateur de la revue FMR, il s'est lancé à corps perdu dans une folle aventure : la création d'un gigantesque labyrinthe de bambous venant enchâsser un complexe culturel qui abritera fin 2014 ses propres collections. Le tout à Fontanellato, à quelques kilomètres de Parme, sa ville natale. Survol d'un étonnant projet à la verdure intrigante. Propos recueillis par ***Marianne Niermans*** Photos ***Antonio Martinelli***

Franco Maria Ricci

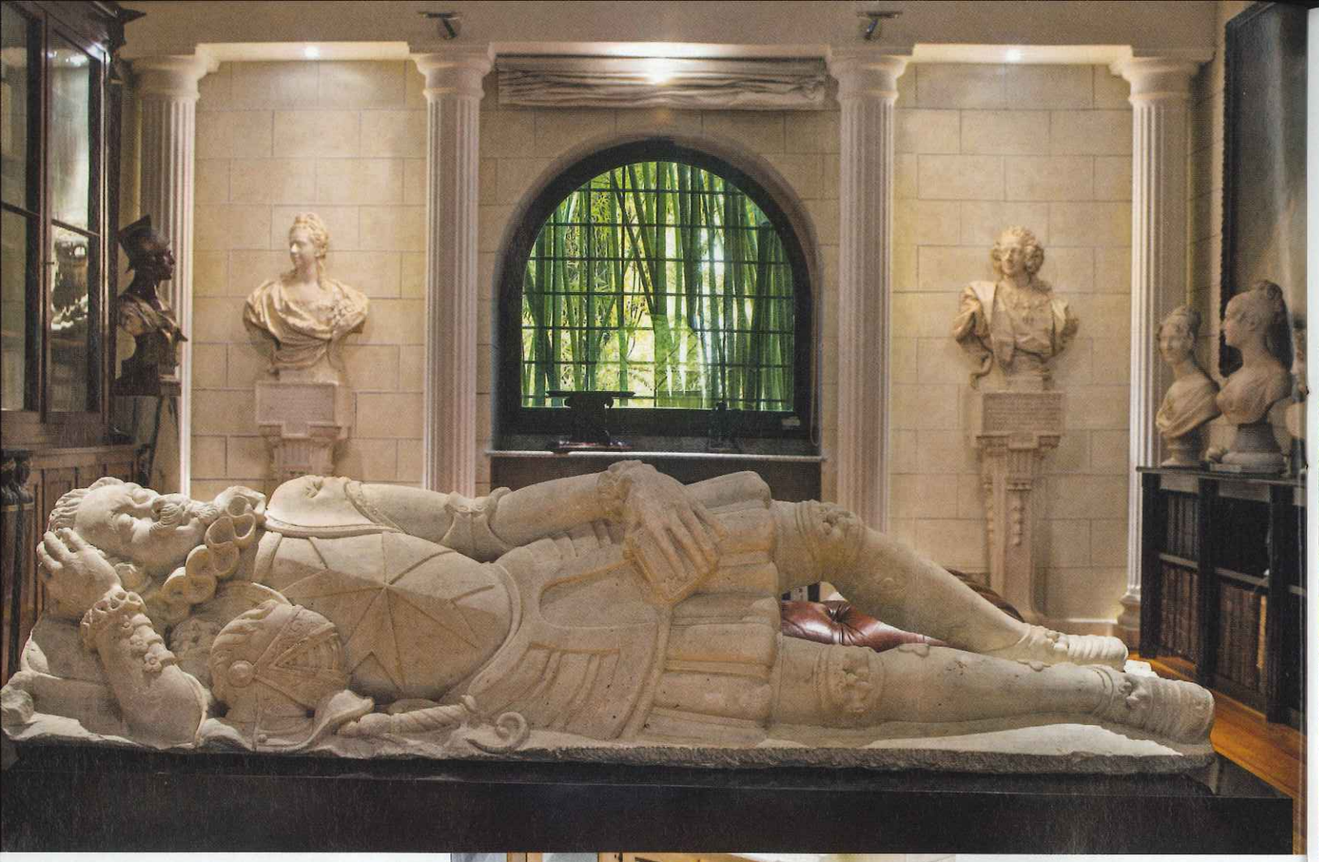
LE LABYRINTHE DES PASSIONS

Au cœur de la plaine parmesane, Franco Maria Ricci, assisté de son épouse Laura Casalis, a planté son rêve labyrinthique : une forêt de bambous de sept hectares où se coupent des chemins, entrecroisés sur un parcours de trois kilomètres.

D'où vous vient cette fascination des labyrinthes ?
Enfant, j'adorais me perdre dans les labyrinthes en miroir des Luna Park. Avoir cette curieuse impression de ne plus savoir où j'étais. D'être là et en même temps ici. Cette terrible copulation du miroir qui multiplie une image à l'infini intéressait beaucoup Jorge Luis Borges. Habitué à rêver de l'Univers, son esprit ne cessait de tourner dans des édifices labyrinthiques. Je me souviens de ses pas d'aveugle qui me faisaient penser aux indécisions de celui qui se déplace dans un labyrinthe.

Borges a influencé votre choix…
Lire puis me lier d'amitié avec lui (il était venu passer une dizaine de jours ici pour travailler) ont décuplé mon intérêt. Nous avons construit ensemble la Bibliothèque de Babel : un choix de littérature fantastique où le labyrinthe apparaît comme un thème littéraire. Lors d'une promenade, je lui ai dit qu'un jour ou l'autre j'en construirais un chez moi. Par péché d'orgueil, j'ai ajouté que ce serait le plus grand au monde. L'idée m'est venue comme cela, une de ces phrases que l'on dit on ne sait pourquoi. Borges m'a répondu que le plus grand labyrinthe au monde existait déjà : le désert !

Qu'est-ce qui vous attire dans les labyrinthes ?
Le labyrinthe est une idée personnelle… Si on ne s'y intéresse pas, on peut passer à côté, mais si on y porte une quelconque attention, on découvre que le monde en pullule. Ils peuvent être décoratifs, comme dans les villas pompéiennes. Métaphoriques, comme au Moyen Âge où ils symbolisent le voyage à Jérusalem (on les parcourt alors à genoux). Ludiques, pour le simple plaisir du jeu. Ce sont en fait



des mandalas : des machines à se concentrer. À se perdre. À se retrouver. On y rentre avec la peur de s'égarer en sachant que cela n'est pas. Dans un labyrinthe, le sens de l'espace disparaît. Les Anglais disent des « mazes », des lieux de désorientation.

C'est votre première expérience de concepteur après votre métier d'éditeur ?

Créer un labyrinthe n'est pas très différent que de concevoir un livre. Je n'aime pas la banalité. Ce qui m'intéresse, c'est la beauté. Mon concept est l'intrigant, le mystérieux, le rare. C'est la première fois au monde qu'on imagine un labyrinthe en bambous !

Mais pourquoi des bambous ?

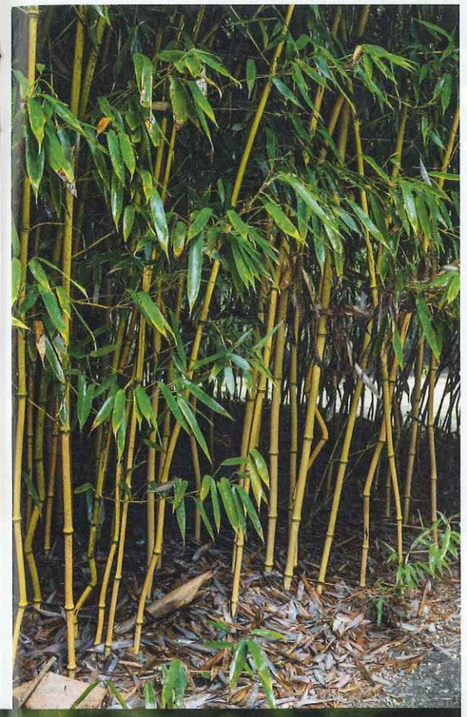
L'esthétique est pour moi primordiale. Les bambous sont des plantes magnifiques. Leurs feuilles toujours vertes donnent envie d'être caressées comme des petits chiens. J'ai une vraie passion pour ces plantes. Elles sont élégantes, poussent vite, ne meurent jamais et purifient l'air comme aucunes : leur photosynthèse extrêmement rapide permet de libérer plus de 30 % d'oxygène que les arbres n'en produisent. Ici, dans mon jardin de Fontanellato, il y en a un peu partout.

Depuis quand êtes-vous mordu de bambous ?

Je les ai découverts à Milan. Un jardinier japonais m'avait dessiné un projet tout en bambous pour le petit jardin de ma maison. Maintenant, il y en a tellement qu'on a du mal à sortir.

Inspiré des villes fortifiées italiennes, le labyrinthe est en étoile. Au centre de cette forêt de 30 000 bambous, un bâtiment pyramidal accueillera les collections privées de Franco Maria Ricci, actuellement entreposées dans sa bibliothèque (ci-dessus).

« Les labyrinthes sont des machines À SE PERDRE ET SE RETROUVER. »



Ce sont des plantes très invasives…

C'est vrai, elles marchent beaucoup. J'ai dû faire des couloirs en ciment pour les empêcher de traverser les allées. Malgré cela, elles sautent chez leurs voisines d'en face. Et là, c'est la bagarre ! D'autant qu'il y a plus de vingt-cinq variétés de toutes les tailles, des nains, des géants. La plupart viennent de la Bambouseraie d'Anduze dans le Gard.

Un vrai déménagement vu le nombre…

Imaginez quelque 30 000 sujets dans huit semi-remorques remplis à ras bords. Principalement des Phyllostachys bissetii. Une variété magnifique qui résiste à -20 °C et garde son feuillage aux pieds, ce qui est essentiel pour un labyrinthe où il ne faut pas voir à travers.

Racontez-nous votre labyrinthe…

J'ai dessiné un plan en étoile, avec huit pointes et deux carrés décalés, à l'image des villes fortifiées de la Renaissance italienne. Le tout fait sept hectares et le parcours trois kilomètres. Sans se tromper, on ne peut en explorer que la moitié… Une pyramide met un terme à ce voyage initiatique. Symbole laïque, chrétien, maçonnique inspiré des parcs pittoresques français, ce petit bâtiment triangulaire – une véritable chapelle – tel un signal, se perçoit de loin. À l'intérieur, les parois seront peintes en or. Des lampes spatiales feront briller les murs. Et au centre, sur le sol, un dessin en marbre rappellera les labyrinthes médiévaux et le voyage à Jérusalem. Je n'aime pas les choses évidentes.

Que vont abriter les autres bâtiments ?

Un musée où seront exposées mes collections (environ 500 œuvres du XVIe au XXe siècle, peintures, sculptures, livres), deux restaurants, un bar, une bibliothèque, une librairie, un espace dédié à la gourmandise, une salle de réception, deux chambres nuptiales… J'ai confié la réalisation à l'architecte Pier Carlo Bontempi qui, comme moi, aime le néoclassicisme, principalement les projets visionnaires des architectes français tels que Lequeu, Boullé, Ledoux…

Ainsi, vous êtes devenu maître d'ouvrage et jardinier…

J'ai commencé ce grand chantier en 2006… (Il sourit) Aujourd'hui, c'est ma prison. ●